

Compte-rendu du livre *Proust selon Sainte-Beuve* de Patrícia Cabral. Berne : Lang, 2012. ISBN 978-3-0343-0392-7. 210 p. 60€/74\$.

Le livre de Patrícia Cabral, *Proust selon Sainte-Beuve*, a été publié chez Peter Lang en 2012 dans la série XIII « Langue et littérature françaises ». L'auteur se propose d'étudier la méthode d'écriture proustienne par l'entremise de Sainte-Beuve. Le titre du livre témoigne bien de sa stratégie et met immédiatement sur scène l'impossibilité historique d'une conjoncture où Proust (1871-1922) pourrait être analysé par Sainte-Beuve (1804-69). Or, afin de pouvoir accorder l'absurde du niveau littéral du titre, le lecteur se doit de conclure qu'il s'agit d'un jeu de lectures entrecroisées. Autrement dit, c'est bien Proust lu à travers Proust lisant Sainte-Beuve qui est étudié par Cabral.

L'ouvrage est divisé en quatre chapitres dont chacun porte sur un thème stratégique servant l'objectif ultime du livre qui semble consister en une démonstration de l'entremêlement quasi incestueux de l'idéologie proustienne et beuvienne. Le premier chapitre met en place le fondement de la stratégie centrale en montrant Sainte-Beuve qui raille Balzac pour son penchant à confondre l'Art avec la basse mondanité. Pourtant, il est tout à fait clair que dans sa critique des défauts prétendus de Balzac, Sainte-Beuve se flageole lui-même, car c'est sur sa propre méthode dite biographique que s'acharne son partisan le plus ardent.

Le deuxième chapitre porte sur la (dé)construction de la « malveillance mondaine » qui se manifeste supposément dans la présence ostensible des potins de toutes sortes qui accompagnent systématiquement tous les membres du petit clan et tous ceux qui entrent dans la sphère de leur curiosité opportune. Comme le montre Cabral, la prévalence des potins s'explique par la tendance beuvienne de « lire » le comportement social d'un être par les détails de sa vie privée. Puisqu'au moins une partie de celle-ci résiste au scrutin, il demeure toujours des soupçons sur la vérité de la « lecture sociale » au premier degré. En outre, il y a ce que Cabral surnomme une « nouvelle idolâtrie » qui consiste à rapporter le désir à la beauté formelle et à lui trouver un sens moral. L'exemple par excellence de cette forme d'idolâtrie est Charlus qui s'enamoure de Morel pour sa beauté hellénique. La tendance dichotomique d'expliquer les êtres par des détails de leur vie privée et les nuages d'idolâtrie obscurcissant la clarté de jugement soutiennent constamment la culture de potins qui, quant à eux, servent de cet entre-les-lignes qui prétend compléter la vérité.

Les troisième et quatrième chapitres analysent tous deux la quête de la prétendue vérité des personnages. Si le troisième chapitre étudie la soi-disant foi expérimentale, le quatrième porte un regard attentif sur le problème présenté par la mort d'un être dont le comportement reste sans cesse à déchiffrer. Si Robert de Saint-Loup, bien en vie, s'avère homosexuel, on peut légitimement se questionner sur la mécanique de sa conversion.

S'agit-il d'un moment provocateur à partir duquel sa sexualité change de direction ou bien restait-elle toujours la même, dissimulée ? Une fois cette question fondamentale posée, tout le passé du personnage se voit du coup contaminé par des manifestations multiples de sa nouvelle identité.

Le dernier chapitre continue le thème abordé par le troisième. Cette fois-ci, il s'agit d'Albertine posthume. Le narrateur de la *Recherche* est coincé entre deux visions différentes, parfois diamétralement opposées l'une à l'autre. D'un côté, il y a Albertine telle que l'a connue Marcel pendant leur liaison, et de l'autre, ce sont des potins, des oui-dire à propos de ses tendances gomorrhéennes. Marcel se trouve dans l'impossibilité malade d'accorder ces deux visions. Comme les Anciens, il refuse d'interpréter avec souplesse ce qu'on lui raconte dans un contexte de ce qu'il a lui-même éprouvé lors de sa vie partagée avec Albertine. À cause de l'insistance du narrateur sur l'application sans compromis de la méthode beuvienne, c'est lui qui devient prisonnier de sa mauvaise lecture qui ne mène pas à la vérité.

Il est aisé de constater que le livre de Cabral est le résultat d'une recherche attentive et minutieuse non seulement des textes proustiens mais aussi d'un corpus critique assez vaste. Pourtant, la lecture de ce livre est souvent très difficile. Les chapitres manquent d'introduction claire qui délimiterait ses propos et expliciterait ce à quoi le lecteur doit s'attendre. Les phrases verbeuses à la prolixité cryptiques imposent une certaine souffrance au lecteur qui cherche en vain à les déchiffrer.

À la page 32 du livre, l'auteur écrit à propos de Balzac : « . . . il s'empresse d'expliquer au lieu de suggérer, et, ce faisant, s'annule en tant que style. » Le livre aurait gagné, si son auteur avait imité ce défaut prétendu du style de Balzac et avait fourni plus d'explications au lieu de s'adonner aux allusions suggestives et aux insinuations confuses.

En somme, ce livre ressemble à la sinusoïde submergée dont les courbes ressortissant des profondeurs obscures représentent des bribes déconnectées de pensées. Leur intégralité reste trop souvent à deviner.

Yevgeny Medvedev
Lake Superior State University